

JAVEL

L'ART

FRANÇAIS

1

1887

Universidade do Porto. Faculdade de Belas Artes

FIRMIN JAVEL

L'ART FRANÇAIS



ILLUSTRATIONS DE MM. SILVESTRE & C^{ie}

L'art français occupera-t-il un jour, chez nous, la place qu'il mérite ? On peut l'espérer, en présence du mouvement qui se produit en « sa faveur » depuis quelques années, et dont Castagnary fut l'ardent initiateur.

Théophile Gautier disait, il y a vingt ans, en abordant l'étude des chefs-d'œuvre du Louvre : « Si nous débutons par l'Ecole française, c'est qu'elle est ici chez elle. En maîtresse de maison bien élevée, elle se tient au premier salon, pour recevoir les visiteurs et les introduire dans ce vaste palais de l'Art qu'elle mérite bien d'habiter, et où elle tient *honorablement* sa place parmi les chefs-d'œuvre de tous les pays et de toutes les Ecoles. On ne la gêne pas, d'ailleurs, cette pauvre Ecole française. Ce n'est pas notre défaut, en France, de nous admirer nous-mêmes, et nous mesurons à nos illustrations la louange d'une main avare. Par une sorte de légèreté dédaigneuse, qui est dans le caractère de la nation, nous dénigrons, pour n'avoir pas l'air d'y tenir, les belles choses indigènes : en aucune contrée le proverbe « nul n'est prophète en son pays » n'est plus vrai que chez nous. Ce que nous en disons, c'est pour expliquer comment le premier nom qui vient sous notre plume est le nom de David, au lieu d'être celui de Léonard de Vinci ou de Raphaël. Autrement on pourrait s'en étonner. »

On s'en étonnera de moins en moins à l'avenir, puisque déjà l'Ecole française a été dotée d'une nouvelle salle spéciale, plus vaste que celle où elle recevait Gautier, mais encore bien insuffisante. On peut espérer que le projet de Castagnary ne demeurera pas lettre morte, et qu'un jour les chefs-d'œuvre de notre Art national seront groupés en une galerie unique, la première, la plus belle, celle que les étrangers visiteront de préférence et dont ils emporteront le souvenir radieux.

Découvrir l'Ecole française, en France, cent ans après Diderot, quelle mission ! quelle tâche ! Mais, ne nous illusionnons pas, la tâche sera rude, la mission laborieuse, et il n'est pas inutile de faire appel, ici, à tous les hommes de bonne volonté.

Aussi bien, l'avenir se rassérène. Une génération de chercheurs se courbe en ce moment sur les manuscrits poudreux, examine les inscriptions des vieilles pierres, déchire les entrailles du sol national si fertile, si fécond, pour lui arracher ses derniers secrets.

Fort de la méthode expérimentale de M. Taine, l'historien s'ingénie à reconstituer le milieu social et philosophique d'où a surgi telle œuvre d'art, considérée à tort jusqu'ici dans un isolement souvent absolu. Rien de plus rationnel que la théorie du milieu exposée par l'éminent professeur à l'Ecole des Beaux-Arts :

« Par exemple, dit-il, autour de Shakespeare qui, au premier coup d'œil, semble une merveille tombée du ciel, comme un aérolithe arrivé d'un autre monde, on trouve une douzaine de dramatises supérieurs, Webster, Ford, Massinger, Marlowe, Ben Jonson, Flechter et Beaumont, qui ont écrit du même style et dans le même esprit que lui. Leur théâtre

a les mêmes caractères que le sien ; vous y trouverez les mêmes personnages violents et terribles, les mêmes dénouements meurtriers et imprévus, les mêmes passions soudaines et effrénées, le même style désordonné, bizarre, excessif et splendide, le même sentiment exquis et pratique de la campagne et du paysage, les mêmes types de femmes délicates et profondément aimantes ». De même pour Rubens, autour duquel gravitent Crayer, Seghers, Van Oost, Everdingen, Van Thulden, Quellin, Hondthorst, qu'on ignore, et Van Dyck, Jordaëns, qu'on connaît.

Il y a donc, dans tous les arts, à envisager un groupe, une famille qui a pour plus illustre représentant un Shakespeare ou un Rubens. Mais cette famille d'artistes est elle-même comprise, dit encore M. Taine, dans un ensemble plus vaste qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est conforme au sien.

« Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes ; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles ; mais au-dessous de cette voix éclatante qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous démêlons un murmure et, comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie. »

Ainsi éclairé, l'historien perçoit nettement les origines, le caractère et le but de l'Art à toutes les époques, depuis Phidias et Ictinus, qui avaient pour modèles les jeunes Grecs élevés dans la palestre, jusqu'à nos maîtres contemporains qui, eux aussi, représentent les êtres et les choses qu'ils ont sous les yeux.

Cette méthode critique est-elle infaillible et parfaite ? Répond-elle à toutes les aspirations de l'esthète ou, pour parler plus simplement, du connaisseur ?

Il y a des exceptions à toutes les règles. Il y a, dans une œuvre d'art, autre chose à considérer que son « milieu ambiant. » L'œuvre m'émeut, — ou me laisse indifférent. Elle est animée, un sentiment l'ennoblit, elle existe, pleure, palpite, tressaille, — ou bien elle n'a d'autre mérite qu'une habileté qui s'acquiert.

Dans la première hypothèse seulement, je demeure frappé d'admiration, et, par un effort intellectuel, je me hausse jusqu'à l'esprit qui l'a conçue.

Combien de fois, dans les musées silencieux, avons-nous passé des heures à nous recueillir devant les figures modelées ou dessinées par les maîtres ? A ces heures-là, a-t-on dit fort justement, ce sont les promeneurs qui nous paraissent de vaines ombres, des figures manquées, des ébauches mal venues. Par un phénomène bizarre, la vie s'est réfugiée tout entière dans les chefs-d'œuvre. Un dialogue s'établit alors entre un portrait et vous. Le personnage vous confie sa pensée, vous retrace le monde où il a vécu — où il vivra éternellement. Il vous devient ainsi un ami sûr, il semble, quand vous le quittez, que son regard vous veuille retenir...

Ceux qui ne connaissent pas ces joies exquises, ces intimités consolantes, ces enthousiasmes féconds, ne connaissent à peu près rien de ce qui justifie la « peine de vivre » (pour nous servir d'une expression chère à messieurs les pessimistes).

Nous voilà donc, de par la méthode dite du milieu, à même de comprendre une œuvre d'art. Telle espèce de plante se développe dans une certaine température physique, et telle espèce d'art exige une certaine température morale.

Sans doute, l'art grec nous restitue l'âme d'un peuple libre et païen, comme l'art gothique traduit le mysticisme du moyen-âge, comme l'art de Watteau et de Boucher reflète la galanterie du XVIII^e siècle, et l'on peut conclure, avec M. Taine, que « les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu. » Aussi, presque toute la critique moderne découle-t-elle de cette théorie. La plupart de nos confrères l'ont adoptée sans restriction.

Dernièrement encore, l'un de nos critiques connus, montrait à ses lecteurs que l'art du dessin s'est toujours accordé avec les autres arts. Et, arrivant à notre époque, il déclarait que l'art est aujourd'hui essentiellement positif, comme notre philosophie, comme nos romans, comme notre musique — « qui se fait gloire de nous donner dans le drame des frissons de réalité. »

Rien de plus exact. M. Zola se place au premier rang de nos romanciers en publiant *l'Assommoir* et *Pot-Bouille*, mais il a donné la *Faute de l'abbé Mouret* et il aspire à écrire le *Rêve*. Edouard Manet convie toute la nouvelle école à inventorier la nature, mais en même temps M. Puvis de Chavannes s'élève au sommet de l'art par ses conceptions idéales. M. Roll met en pleine lumière sa *Pasiphaë*, mais M. Henner égare ses nymphes radieuses dans le clair obscur des bois virgiliens. Les paysagistes se nomment Monet, Guillemet, Binet, Barau, mais ils se nomment aussi Harpignies, Lavieille, Pointelin, Cazin. Enfin nos animaliers, après avoir peint des bœufs qui « sentaient le fumier », selon l'expression de M. Alexandre Dumas devant un tableau de M. de Vuillefroy, s'efforcent visiblement de traduire la grande poésie des champs.

Aussi, n'en déplaise à notre confrère, la vérité qu'il recherche dans une œuvre n'est-elle pas celle dont nous nous préoccupons exclusivement. L'art n'est pas un mot. Il a son essence propre et sa vérité particulière, parfaitement distincte de la vérité « positive ». Longtemps avant M. Taine, Topffer avait établi cette différence fondamentale entre la nature et l'art, et même entre la peinture et l'art :

« La peinture ne devient art, poème, qu'à mesure et qu'autant qu'elle se dégage de plus en plus du servage d'imitation matérielle pour devenir l'expression vierge d'une pure conception de beauté ».

Topffer imagine un peintre qui ne soit que peintre, mais peintre habile, et auquel on fournit une donnée. Ce peintre la remplira facilement au moyen d'une imitation des objets naturels que cette donnée comporte, et l'on aura une œuvre où rien ne choque, où beaucoup de choses séduisent, où plusieurs portent la trace d'une intention propre, sans qu'il y ait là presque rien de créé en fait de beau esthétique.

Mais il suppose ensuite le même sujet donné à un peintre qui soit poète. Celui-ci le portera, le mûrira, l'assouplira en quelque sorte dans son esprit, jusqu'à ce que tout, donnée et objets naturels à représenter, devienne sous sa main le signe le plus clair et le plus parfait d'une conception individuelle de beauté.

« S'il s'agissait le moins du monde pour Praxitèle, dit-il encore, de beau d'imitation, de beau de vérité, de beau de belle femme, quelle folie à lui d'employer ce bloc de marbre, ou tout au moins de ne s'aider pas, s'il veut assortir la fidélité à la durée, du secours de la couleur, des ressources combinées du poli et du mat, des mille procédés au moyen desquels il peut rendre la pierre chair rosée, carnation délicate, ongles nacrés, chevelure d'or... Heureusement, il ne s'agit pas de cela du tout, mais seulement de faire servir cette matière,

d'ailleurs belle en elle-même et durable, à représenter les objets naturels de telle sorte qu'ils soient le signe visible d'une conception de beauté. Dès lors le bloc de marbre, au lieu d'être tout à fait impropre, est imparfait seulement, et sa nue blancheur, qui est d'un choix absurde au point de vue du beau d'imitation, devient au contraire cela même qui le rend excellemment propre à s'empreindre de la vierge expression du beau de pensée, distinct en effet, distant du beau d'imitation, et qui lui est, par cent côtés, opposé. »

C'est donc ainsi, c'est au moyen de cette distinction essentielle, qu'il faut entendre le précepte de Platon, dont nul plus que nous n'est pénétré : « Le Beau est la splendeur du Vrai. » C'est là le criterium dont nous ne nous départirons point dans notre travail d'examen et de recherche. Les pages qui vont suivre sont l'histoire, écrite au jour le jour, de l'art français contemporain. Nous aurons constamment pour souci de signaler une belle œuvre, nous en tracerons la genèse, nous en donnerons la reproduction fidèle. Est-ce à dire que nous songions un seul instant à passer sous silence les ouvrages des artistes étrangers ? Ce serait méconnaître notre mission. Si la supériorité de l'Ecole française se dégage nettement de la grande enquête moderne, c'est précisément par la comparaison que nous sommes à même d'établir, grâce à la multiplicité des expositions, entre les tableaux et les statues de nos maîtres et les ouvrages des artistes de tous pays.

L'art est une fleur de civilisation, qui a ses trois phases fatales : l'éclosion, l'épanouissement et le déclin. Cette fleur éclot, s'épanouit et se fane dans certaines conditions de température que nous pouvons bien observer, mais qu'aucune force humaine ne saurait provoquer, ni conjurer. Il importe donc de savoir ce qui se passe autour de nous, c'est-à-dire de nous rendre compte de ce qu'est devenu l'art en Espagne, en Italie, voire même en Allemagne. Or, il n'est peut-être pas excessif d'affirmer qu'à part les contrées Scandinaves, qui nous envoient quelques peintres d'une réelle originalité, et à part l'Amérique, pays neuf où l'art en est à la période d'éclosion, la décadence est presque partout visible. Presque partout la fleur s'incline sur sa tige desséchée. Et encore, à l'égard des nations plus heureuses que nous venons de désigner, convient-il de faire une réserve importante : c'est chez nous, c'est en France, que se sont formés les jeunes maîtres dont elles s'enorgueillissent.

Si nous sommes menacés sur un point de notre domaine intellectuel, c'est vers la région de l'art industriel que nous devons tourner les yeux. Mais l'art proprement dit, l'art du Puget, de Rude, de Barye, l'art de Claude Lorrain, de Prudhon, de Géricault, l'art d'Eugène Delacroix, de Decamps, l'art de Corot, de Millet, de Daumier, est et demeure vivace sur notre sol privilégié.

Cependant, l'art français a été, jusqu'ici, méconnu — des Français ! — Comme nous le disions tout à l'heure, Gautier, en 1867, s'excusait de commencer son étude sur le musée du Louvre par l'Ecole française. Et Castagnary, vingt ans plus tard, soulignait d'un sourire amer cette « précaution », au moins étrange du grand critique. Depuis, on a fait un effort, on a donné à l'Ecole française une nouvelle salle un peu moins étroite que la première. Mais la plupart de nos maîtres n'y ont pas trouvé place, et il est impossible au visiteur du Louvre de se livrer, sans une succession de promenades et de recherches interminables, à une étude sérieuse, méthodique, chronologique, de ces chefs-d'œuvre qui sont l'honneur de notre musée et de notre pays.

Il y a donc encore beaucoup à faire, en France, pour l'art français.

De là ce journal.

F. J.

L'ART FRANÇAIS

Revue Artistique Hebdomadaire

TEXTE PAR FIRMIN JAVEL

Illustrations de MM. SILVESTRE & C^{ie}, par leur procédé de Glyptographie

Bureaux : 97, rue Oberkampf, à Paris

ABONNEMENTS. — PARIS : un an, 9 fr. ; six mois, 5 francs. — DÉPARTEMENTS : un an, 10 fr., six mois, 6 francs.

Nous voulons vulgariser l'art.

Ce qu'on a fait pour la propriété en la morcelant, nous le ferons pour les joies exquisés et nobles qui ont toujours été le privilège du petit nombre.

L'ART FRANÇAIS, en donnant, chaque semaine, moyennant un prix très modique, la reproduction de deux œuvres choisies parmi les plus remarquables du Salon, formera bientôt un album d'un haut intérêt, que tout le monde voudra conserver comme un souvenir de cette grande manifestation artistique.

Après le Salon, nous suivrons de très près le mouvement des expositions. Les inaugurations de monuments, les grandes décorations des édifices publics, les concours, etc., nous fourniront ample matière à d'admirables reproductions, et, à la fin de l'année, nos lecteurs posséderont les documents les plus exacts et les plus complets sur l'histoire de l'art contemporain.

LA DIRECTION

SALON DE 1887

Il est indéniable que l'école moderne tend de plus en plus à s'inspirer de la vie réelle. Un rapide examen des principaux ouvrages qui figurent au Salon de 1887 suffit pour se convaincre de cet effort universel vers la logique, si longtemps méconnue ou ignorée.

Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion de revenir sur cette observation, et nous devons nous borner, pour aujourd'hui, à une énumération sommaire des œuvres les plus remarquables que le public sera admis à visiter samedi.

La vie réelle, toutefois, n'est pas la source où s'abreuve le grand décorateur qui nous a restitué l'art de la fresque. M. Puvis de Chavannes est un idéaliste, un poète, mais il recherche, lui aussi, le vrai, sinon le réel, et il le découvre, il y atteint, plutôt.

Avant même de franchir le seuil du grand Salon, on

trouve, sur la muraille qui lui fait face, l'immense carton de la peinture destiné au grand amphithéâtre de la Sorbonne.

L'œuvre se divise en trois parties, et le maître nous fournit l'explication de son allégorie :

« Au centre, sur un bloc de marbre, est assise l'antique Sorbonne, ayant à ses côtés deux génies portant des couronnes et des palmes, hommage aux vivants et aux morts glorieux. — Debout, l'Eloquence célèbre les luttes et les conquêtes de l'esprit humain. A droite et à gauche sont groupées des figures attentives, symbolisant les diverses poésies. — Du rocher qui les porte s'échappe la source vivifiante : la Jeunesse y boit avidement et la Vieillesse y puise une nouvelle force.

« Le compartiment de gauche est réservé à la Philosophie et à l'Histoire, symbolisées : la première, par un groupe de figures représentant la lutte du Spiritualisme et du Matérialisme en face de la mort ; l'un s'affirmant par un geste d'ardente aspiration vers l'idéal, tandis que l'autre montre une fleur, expression des joies terrestres et des transformations successives limitées à la matière.

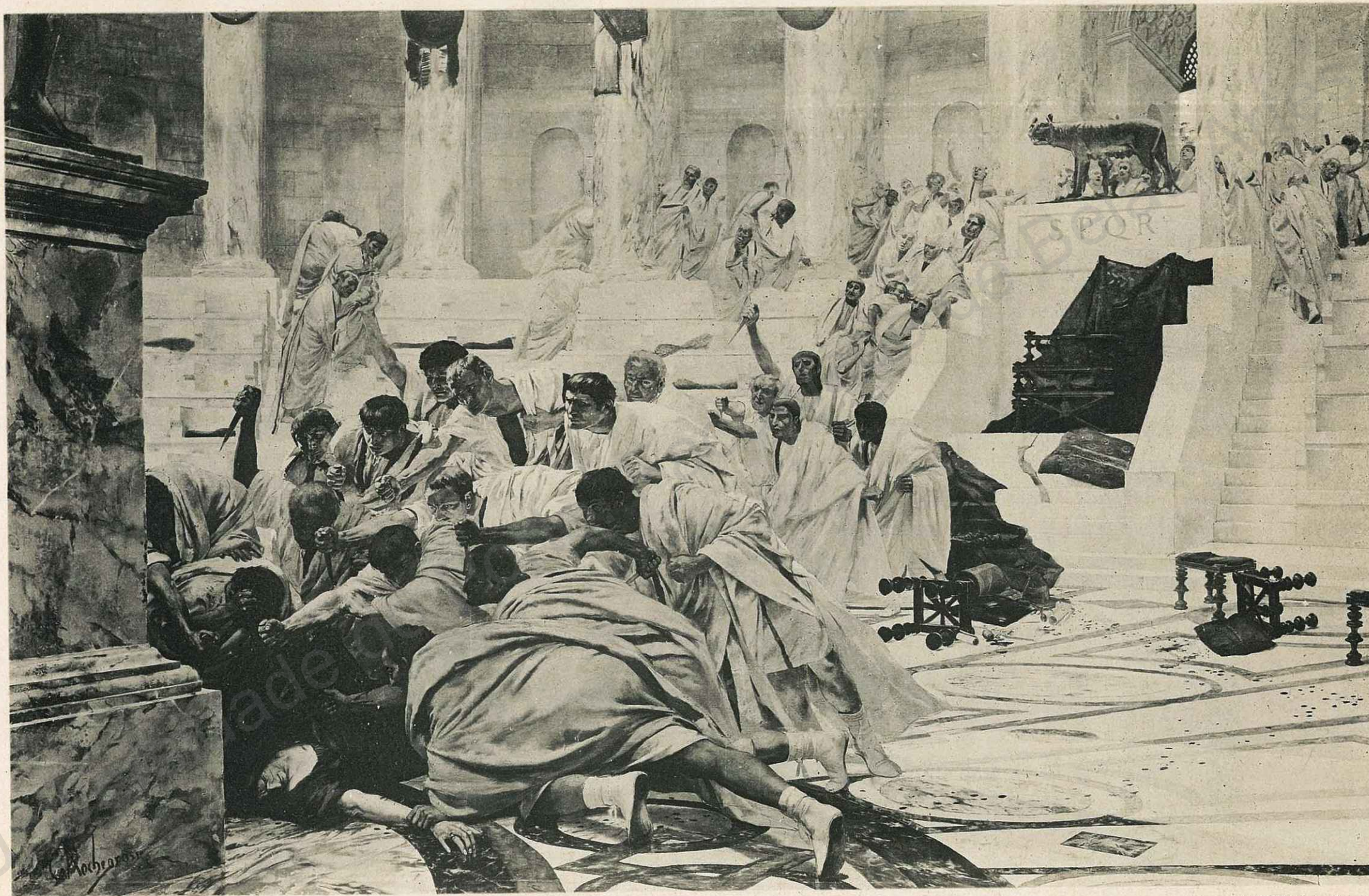
« Le second groupe montre l'Histoire interrogeant le Passé, figuré par d'antiques débris que l'on vient d'exhumer.

« Le compartiment de droite est consacré à la Science. Le premier groupe, faisant suite aux Muses, se compose de quatre figures : la Botanique, la Mer, la Minéralogie et la Géologie. Des jeunes gens s'émerveillent de ces richesses, tandis que d'autres, groupés devant une statue de la Science, jurent, dans un commun élan, de se vouer à elle. — Trois jeunes hommes, absorbés par l'étude, ferment la composition. »

Cette page superbe nous reviendra certainement l'an prochain dans sa forme définitive, et il semble qu'il convienne d'attendre jusque-là pour lui consacrer l'étude qu'elle mérite.



Le Salon compte un certain nombre d'œuvres de grandes proportions, dont quelques-unes justifient ce luxe de surface. Il faut citer notamment : *Une leçon clinique à la Salpêtrière*, par M. André Brouillet ; la *Guerre (marche en avant)*, par M. Roll ; les *Funérailles de Victor Hugo*, par Georges Clairin ; le *Soir*, de M. Duez ; les *Vainqueurs de Salamine*, par M. Cormon ; les *Franchises de la ville de Limoges*, par M. Weerts ; une *Leçon du docteur Péan*, par M. Gervex ; le



PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & C., 97, rue Oberkampf.

ROCHEGROSSE (Georges). — La Curée



PARIS — Glytographie SILVESTRE & C., 97, rue Oberkampf.

A. BROUILLET — Une leçon de clinique à la Salpêtrière

Laminage de l'acier, par M. Rixens; *Ruth et Booz*, par M. Girardot; le *Laboratoire Pasteur*, par M. Laurent Gsell; une *Noce au village*, par M. Albert Fourié; le *Général Boulanger*, par M. Debat-Ponsan. M. Jules Breton expose : *Un soir de Toussaint, Artois*; *La Veillée, hiver en Artois*; M. Dagnan : *Portrait*; le *Pardon, Bretagne*; M. Raffaëlli : *la belle matinée*; M. Cabanel : *Cléopâtre, Portrait de M. P...*; M. Lhermitte : *La Fenaison*; M. Vollon : *Port de la Joliette à Marseille*; *Nature morte, fruits*; M. Henner : deux merveilleuses toiles sur lesquelles nous reviendrons; M. Jules Lefebvre : un délicieux *Matin* d'une fraîcheur exquise; M. Bouguereau : *l'Amour vainqueur*, le *Portrait de Mlle Colonna Trosnowska*; M. Hector Le Roux : *Au tombeau de Virgile*; *Confidence à Vénus pompéienne*; M. Tony-Robert Fleury : *portrait de Mme Z...*; *Ophélie*; M. Feytaud : *la Couleuvre*; M. Benjamin Constant : *Orphée*; *Théodora*; M. Chaplin : *Dans les Rêves*.

M. Jacquet et M. Lecomte du Nouy ne sont pas heureux cette année.

Parmi les animaliers et les paysagistes, nous distinguons M. de Vuillefroy avec deux toiles très remarquables; M. Barillot, toujours en progrès; M. Pointelin, fidèle à ce Jura qui l'a si bien inspiré depuis ses débuts et où il a trouvé le sujet de tant d'œuvres de premier ordre; MM. Rapin, Français, Barau, Guillemet, Harpignes, Damoye, Gosselin, Mlle Rosa Venneman, etc.

Les portraits les plus remarquables seront certainement ceux qu'expose M. Fantin-Latour; celui de M. Prétet, l'aimable commissaire-général des expositions, par M. Cormon qui a saisi admirablement l'expression spirituelle et finement railleuse de son modèle; les deux petits portraits signés Paul Dubois; le *Portrait de Mme C...*, par M. André Brouillet; deux portraits de jeunes femmes, par M. Jean Gigoux, qui atteint au dernier degré du charme; le beau portrait de M. de Ronchaud, conservateur général des musées, par Mlle J. Houssay; le portrait de M. H. Lavoix, par M. Georges Sauvage, le portrait de M. Madier de Monjau, par M. Layraud, etc.

Nous vous recommandons encore les ouvrages de MM. Jean Béraud, Victor Gilbert, Truphème, J.-J. Rousseau, Gelhay, Kroyer, Carrière, Eliot, Delanoy, Picard, Ménard, Melchers, Luigi Loir, Muenier, Falguière, Durangel, J.-P. Laurens, Heilbuth, Saint-Pierre, Brispot, Carolus Duran, Chalon, F. Clément, Pelez, Aimé Perret, Henri Motte, Armand Dumaresq, Emile Bayard, Bérout, Besnard, Armand Berton, Beyle, Dumoulin, etc.

Un tableau qui fera sensation est celui de M. Loustaunau, *Aérostation militaire, passage d'une rivière*.

Nous ne pousserons pas plus loin, aujourd'hui, cette rapide revue, forcément incomplète, et nous arriverons tout de suite au grand tableau de M. André Brouillet, dont l'*Art Français* donne aujourd'hui même une grande et fidèle reproduction : *Une Leçon clinique à la Salpêtrière*.

Dans la clarté d'une salle vaste, prenant jour par deux hautes et larges fenêtres, à travers lesquelles on voit les murs d'une cour d'hôpital, M. le docteur Charcot explique les phénomènes de l'hypnotisme à un auditoire d'élite. On reconnaît, en effet, parmi les personnes venues pour enten-

dre parler l'illustre professeur, MM. Jules Claretie, Philippe Burty, Paul Arène, Naquet, etc.

M. Charcot, dont la physionomie respire l'intelligence et la bonté (car il est bien rare que la bonté ne soit pas le complément du génie), souligne, d'un geste très naturel de la main droite, le raisonnement qu'il est en train de développer, tandis que, de la main gauche, il tient l'un des bras du sujet, une jeune hystérique soutenue par un interne et à demi-renversée en arrière. A côté de la jeune femme, dont la poitrine est à nu, se tiennent deux servantes, dont une vieille, cheveux blancs, coiffe et corsage noirs; l'autre, jeune, dont on n'aperçoit que la tête, fort gracieuse, coiffée d'un bonnet blanc.

Les personnages qui écoutent sont posés avec une vérité d'attitude qui dénote, chez M. Brouillet, une sûreté de vision absolument remarquable. Il y a plusieurs années, du reste, que nous suivons ce jeune peintre, dont chaque envoi au Salon a marqué un progrès éclatant, et qui obtenait enfin, en 1886, une médaille de deuxième classe, avec un admirable page : le *Paysan blessé*.

Aujourd'hui, M. André Brouillet s'affirme d'une façon éclatante et justifie tous les éloges qui ont encouragé ses débuts.

Rien n'est plus harmonieux que la décoration, pourtant très sobre, de cette salle d'hôpital où il a vu la scène poignante qu'il retrace avec une réelle émotion. Le ton lie-de-vin des murailles, le tapis vert qui recouvre la table des internes, tout est d'une coloration discrète et savante. Il y a de l'air dans ce tableau, comme on dit en argot d'atelier.

Chacune des figures (il n'y en a pas moins de trente) est traitée avec une conscience étonnante. Et cependant le drame est combiné de façon à laisser aux personnages principaux la plus grande somme d'intérêt. C'est le docteur et son sujet qui attirent et retiennent tout d'abord le regard du spectateur. Le drame est là.

Il semble qu'on la voit trembler et frémir, cette malheureuse jeune femme dont les yeux à demi-clos ont, singulière ironie, conservé quelque chose de souriant. Il semble aussi qu'on entende l'éloquente parole de celui qui a fait faire à la science un si grand pas !

Au point de vue du coloris, on ne saurait trop louer ces « blancs » si fins, qui se font valoir les uns les autres, et ces « bleus » d'une tonalité si originale que le peintre a trouvés pour décrire le jupe de l'hypnotisée.

Le tableau de M. André Brouillet sera certainement l'un des plus remarquables, et l'*Art Français* est heureux d'en donner la reproduction dans son premier numéro.

FIRMIN JAVEL

L'autorisation de publier le tableau de M. Rochegrosse (la Curée) ne nous étant parvenue qu'à la dernière heure, nous sommes forcés d'en remettre la description à notre prochain numéro.

Le gérant : SILVESTRE.

PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & C^{ie}, rue Oberkampf, 97.



L'ART FRANÇAIS

Revue Artistique Hebdomadaire

TEXTE PAR FIRMIN JAVEL

Illustrations de MM. SILVESTRE & C^{ie}, par leur procédé de Glyptographie

Bureaux : 97, rue Oberkampf, à Paris

ABONNEMENTS. — PARIS : un an, 9 fr.; six mois, 5 francs. — DÉPARTEMENTS : un an, 10 fr., six mois, 6 francs.

SALON DE 1887

(Deuxième article)

La peinture d'histoire, qui perd chaque année quelque disciple, semble devoir reprendre un peu d'essor avec M. Georges Rochegrosse.

On se souvient de la sensation que produisit, au Salon, l'*Andromaque*, de ce jeune peintre aussitôt salué grand artiste, acclamé et médaillé. Il y avait là, en effet, une note personnelle tout à fait inattendue de la part d'un lauréat du prix de Rome.

Depuis, M. Rochegrosse avait tenté vainement de retrouver ce premier succès. Il nous avait paru se fourvoyer dans des spéculations bizarres, et nous éprouvions quelque dépit à le constater.

Nous sommes heureux d'applaudir, aujourd'hui, à l'œuvre nouvelle du jeune maître. La *Curée* marque une étape décisive dans la carrière laborieuse de M. Rochegrosse, qui est rentré, cette fois, en pleine possession de lui-même. Avec cette audace que favorise la fortune, le peintre d'*Andromaque* s'est attaqué à un sujet qui lui créait d'illustres

devanciers. En effet, on ne compte plus les *Mort de César*, ni les *Triomphe de César*. La dernière grande toile célèbre, représentant la scène du meurtre, est celle de M. F. Clément, qui remporta un très grand succès au Salon de 1867.

M. Rochegrosse nous montre César expirant sous les coups des conjurés, au pied de la statue de Pompée dont

on n'aperçoit que les jambes de bronze. Un des conjurés soulève encore la toge rouge, déjà percée de coups de poignard, tandis qu'une dizaine de glaives pointent de toutes parts, menaçants. Il y a un mouvement original dans l'élan convergent des conjurés, dont le groupe principal est

suivi d'une double file d'autres sénateurs qui s'avancent, en courant, afin de prendre part, eux aussi, à la « curée ».

Le tableau est conçu dans une gamme claire et blanche qui contraste avec son caractère tragique. Tel qu'il est, nul ne le verra d'un œil indifférent, et il y a lieu de croire comme nous le disions tout à l'heure, que la *Curée* ouvrira, pour le jeune maître, une nouvelle série de triomphes.

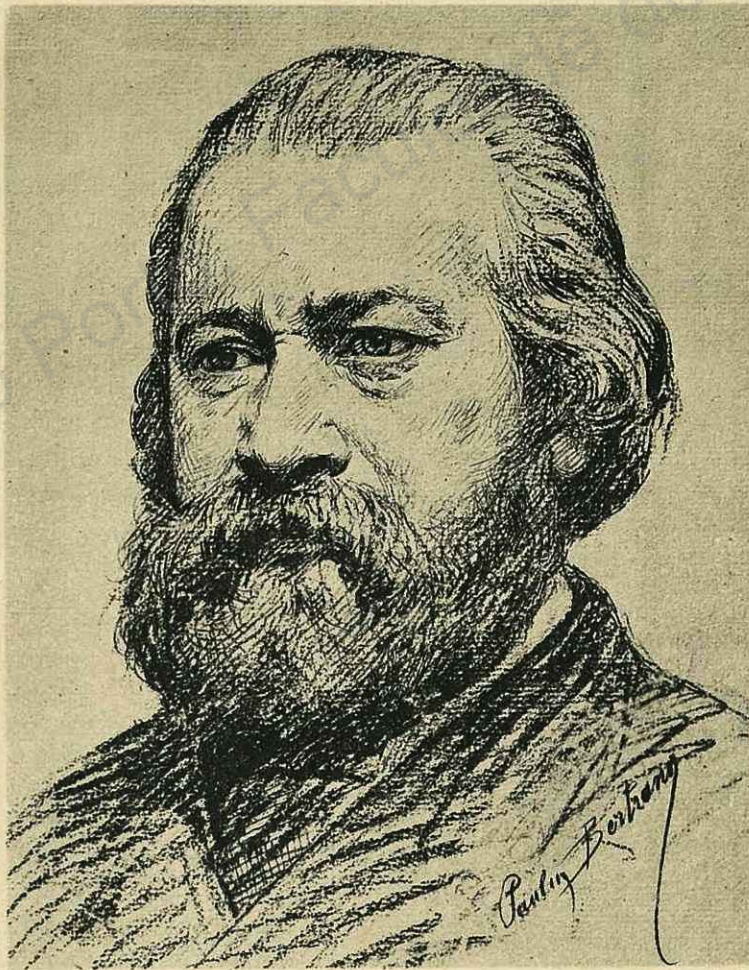
Nous serons des premiers à nous en réjouir.



Il suffit d'avoir suivi les Expositions pendant quelques années pour savoir qu'il y a toujours des sujets « qui sont dans l'air ». Cette fois, la personnalité du général Boulanger s'imposait, aussi nos artistes, peintres, sculpteurs, dessinateurs, se sont-ils empressés de portraiturer l'honorable

Ministre de la guerre. M. Debat-Ponsan a représenté le général Boulanger à cheval, au moment où il salue un régiment invisible qui est censé défiler devant lui. Au loin, les troupes sont massées. Plus près, derrière le Ministre de la guerre, se tient son état-major.

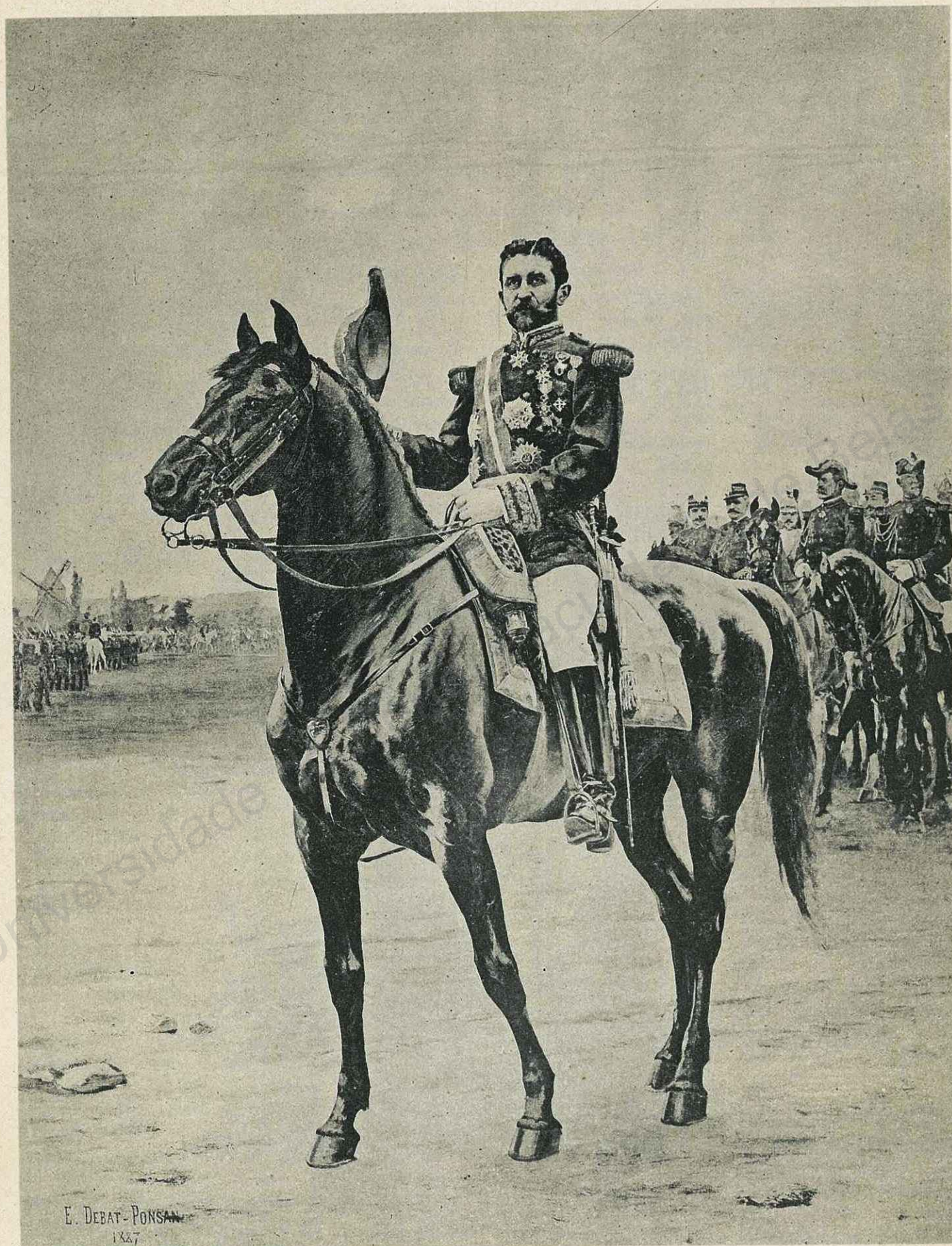
Le cheval noir, ce fameux cheval noir que l'Histoire



J.-F. MILLET

Dessin de M. BERTRAND (d'après une photographie de M. E. CARJAT).

SALON 1887



DEBAT-PONSAN (Edouard-Bernard). — Portrait de M. le général Boulanger.



PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & C., 97, rue Oberkampf.

DESCHAMPS (Louis). — Le sommeil de Jésus.

connaîtra, est fièrement campé, et le cavalier est superbe d'attitude. Rien de plus naturel que le geste par lequel le général soulève son chapeau garni de plumes blanches. Sa physionomie sympathique, pleine d'intelligence et de loyauté, est parfaitement rendue. C'est bien là l'expression que lui prête, sans le connaître, le populaire, dont le général Boulanger est le fétiche. C'est bien là la mâle et énergique figure de l'homme « qui nous conduira à la victoire ».

Pour le moment, il y a une victoire à enregistrer... au profit de M. Debat-Ponsan. Bien que les autres portraitistes du plus actif de nos ministres de la guerre, MM. Armand Dumaesq, Boëtz, etc., aient fait œuvre de mérite, M. Debat-Ponsan l'emportera sur ses confrères par le caractère décoratif qu'il a su donner à son sujet. Ce portrait équestre, dont *l'Art Français* publie une belle reproduction, est une des pages les plus vivantes de notre histoire contemporaine.



Du général Boulanger à l'enfant Jésus, du ministre de la guerre au Dieu qui apportait la paix aux hommes de bonne volonté, la transition est au moins hardie!

Très hardie, aussi, la façon dont M. Louis Deschamps a conçu cet antique tableau de l'adoration des mages, qu'il intitule le *Sommeil de Jésus*.

La jeune mère, que nous voyons de face, s'est agenouillée sur la paille de la crèche. Elle étend les bras comme pour protéger le sommeil de l'enfant divin, tandis qu'elle lève vers le ciel ses grands yeux voilés d'inquiétude. Autour d'elle, les bergers contemplent Jésus, qui dort à poings fermés sur un lambeau de laine pourpre.

Une réelle émotion se dégage de cette scène auguste, très simple et très grande.

Etant donnée la manière toute personnelle de M. Louis Deschamps, on ne sera nullement surpris de l'originalité avec laquelle il a rajeuni, modernisé, si je puis dire, la poétique légende de l'adoration des bergers.

Ce qui étonnera beaucoup plus les amateurs d'art, c'est de constater que cet artiste « individuel », ce coloriste exquis, ne figure pas encore sur la liste, pourtant très longue, des peintres « hors concours »! Le Jury saisira sans doute l'occasion qui se présente de réparer une telle injustice, d'autant mieux que M. Deschamps expose, en même temps que cette œuvre de premier ordre, un très remarquable *Portrait de M^{me} L. D...*, lequel suffirait à mettre son auteur hors de pair.



Beaucoup de portraits encore mériteraient une mention spéciale. Nous en avons déjà noté quelques-uns. Il convient d'y ajouter celui qu'expose M. Ward de Lancey, sous ce titre : *Portrait de ma mère*. Très largement traité, ce portrait respire à la fois la conscience artistique et la tendresse filiale.

M. Paul Meslé s'affirme, de plus en plus, comme un excellent portraitiste.

M. Paul Lapret se révèle par deux envois pleins de promesses.

Nous étudierons, du reste, plus à loisir, les principaux portraits du Salon. Avant de terminer ce deuxième article, signalons quelques envois dont le succès s'affirme de jour en jour : *Vieux Souvenirs* et *Fruits d'Automne*, par M^{me} Euphémie Muraton; *Évangile et Coran*, par M. H.-P. Delanoy; *un Nid de misère*, par M. Pelez; la *Marchande de volaille de Cernay-la-Ville*, par M. Dameron; *un Moulage sur nature*, de M. Dantan; la *Bataille de Reischoffen*, de M. Aimé Morot; le *Soleil de Mars*, à Lepaud (Creuse), le soir, par M. Christian Skredsvig, etc.

FIRMIN JAVEL

EXPOSITION DES ŒUVRES DE MILLET

Une grande manifestation artistique se prépare. Un comité s'est formé pour réunir, dans la grande salle de l'école des Beaux-Arts, les œuvres les plus célèbres — sinon l'œuvre entier — de Jean-François Millet.

Annoncée pour le 1^{er} mai, puis remise au 4, l'ouverture de cette exposition se trouve retardée encore et n'aura vraisemblablement pas lieu avant la semaine prochaine.

Sans préjudice de l'article spécial que *l'Art Français* lui consacra, nous publions aujourd'hui un portrait du grand peintre de l'*Angelus*, dessiné par M. Bertrand, d'après une photographie que le maître avait tenu à retoucher lui-même et que M^{me} veuve Millet a bien voulu mettre à la disposition de M. Bertrand. Ce portrait est extrait d'une étude fort intéressante de M. Charles Frémine, — un poète doublé d'un critique d'art, — et intitulée : *Au pays de J.-F. Millet*, qui vient de paraître chez Lemerre, l'éditeur-artiste du passage Choiseul.

l'Art Français est heureux de s'associer ainsi au pieux hommage rendu par M. Frémine à l'un des plus glorieux représentants de l'école française.

F. J.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Un grand peintre, François Bonvin, est menacé de cécité. Il est atteint, à la fois, par trois calamités : la maladie, la vieillesse et la misère.

Un comité s'est formé pour venir en aide au grand artiste malheureux, et une vente a été organisée à son profit. Nos peintres les plus estimés ont tenu à y prendre part, et l'exposition des toiles, dessins, etc., destinés à la vente Bonvin, attirera la foule des amateurs à l'Hôtel Drouot, samedi et dimanche.

La vente, qui aura lieu les lundi 9 et mardi 10 mai, sera assez fructueuse, espérons-le, pour mettre désormais à l'abri de la misère le maître-peintre du *Réfectoire*!

Un grand nombre de journaux souhaitent la bienvenue à *l'Art Français*.

Nous adressons ici nos plus vifs remerciements à nos excellents confrères : le *Rappel*, *Gil-Blas*, *l'Autorité*, *Paris*, *l'Événement*, le *National*, etc., etc., dont nous nous efforcerons de justifier les éloges et les encouragements.

F. J.

Le gérant : SILVESTRE.



L'ART FRANÇAIS

Revue Artistique Hebdomadaire

TEXTE PAR FIRMIN JAVEL

Illustrations de MM. SILVESTRE & C^{ie}, par leur procédé de Glyptographie

Bureaux : 97, rue Oberkampf, à Paris

ABONNEMENTS. — PARIS : un an, 9 fr. ; six mois, 5 francs. — DÉPARTEMENTS : un an, 10 fr., six mois, 6 francs.

SALON DE 1887

(Troisième article)

M. Roll est l'un des triomphateurs les plus acclamés au Salon de 1887.

Le jeune maître, auquel on doit déjà plusieurs grandes pages retraçant diverses phases de la vie sociale : le travail, la grève, etc., poursuit l'œuvre énorme qu'il a entreprise, et nous montre, aujourd'hui, l'homme marchant à la mort pour défendre sa patrie menacée.

Sur un sol raviné, bosselé, dans un chemin crayeux, ensanglanté, barré de cadavres, un régiment se rue à la rencontre de l'ennemi. Au loin, sur les collines qui bordent l'horizon, des nuages de fumée indiquent que l'artillerie a déjà commencé l'attaque.

Le jour se lève sur cette scène terrible, conçue et exprimée avec une simplicité imposante. Ah ! ce ne sont plus ici les petits bonshommes impeccablement dessinés, léchés et pommadés qu'on nous a représentés si souvent !

Avec M. Roll, nous sommes en présence de vrais soldats, lourds sous le poids des armes et des sacs, traînant péniblement leurs souliers dans la boue, suant et soufflant, massés, compacts... A gauche, un artilleur, muni d'une lampe, s'arrête pour mettre au point un instrument d'optique... Là-haut, un officier, à cheval, guide la colonne.

Le cœur se serre devant ce tableau, d'une expression si intense, d'une observation si juste... L'émotion que le peintre a ressentie, nous l'éprouvons à notre tour.

La Guerre, — marche en avant, pourrait bien valoir à M. Roll la médaille d'honneur.



M. Rixens, lui aussi, se préoccupe de la vie moderne, de la vie du peuple, et il nous introduit dans une usine où nous assistons au *Laminage de l'acier*.

En face d'une gueule de four d'où s'échappent des torrents de lumière aveuglante, des ouvriers, le torse et les bras nus, s'arc-boutent pour retirer de la fournaise, par un effort combiné, une pesante et longue tige d'acier. Un liseré de feu dessine les muscles gonflés des bras de ces titans inconscients, accentue la contraction pénible de leurs rudes visages, et des reflets lumineux se jouent dans les plis de leurs pantalons, d'un bleu fripé et sale.

Au fond du vaste atelier, devant d'autres foyers qui font suite à celui du premier plan, d'autres groupes d'ou-

vriers s'échelonnent. Partout le travail et l'animation.

L'œuvre de M. Rixens est traitée sobrement, et renferme de sérieuses qualités de puissance.

Une grande toile, infiniment plus gaie, est la *Noce à Yport*, de M. Albert Fourié. Ceci est une scène de mœurs villageoises prise sur le vif.

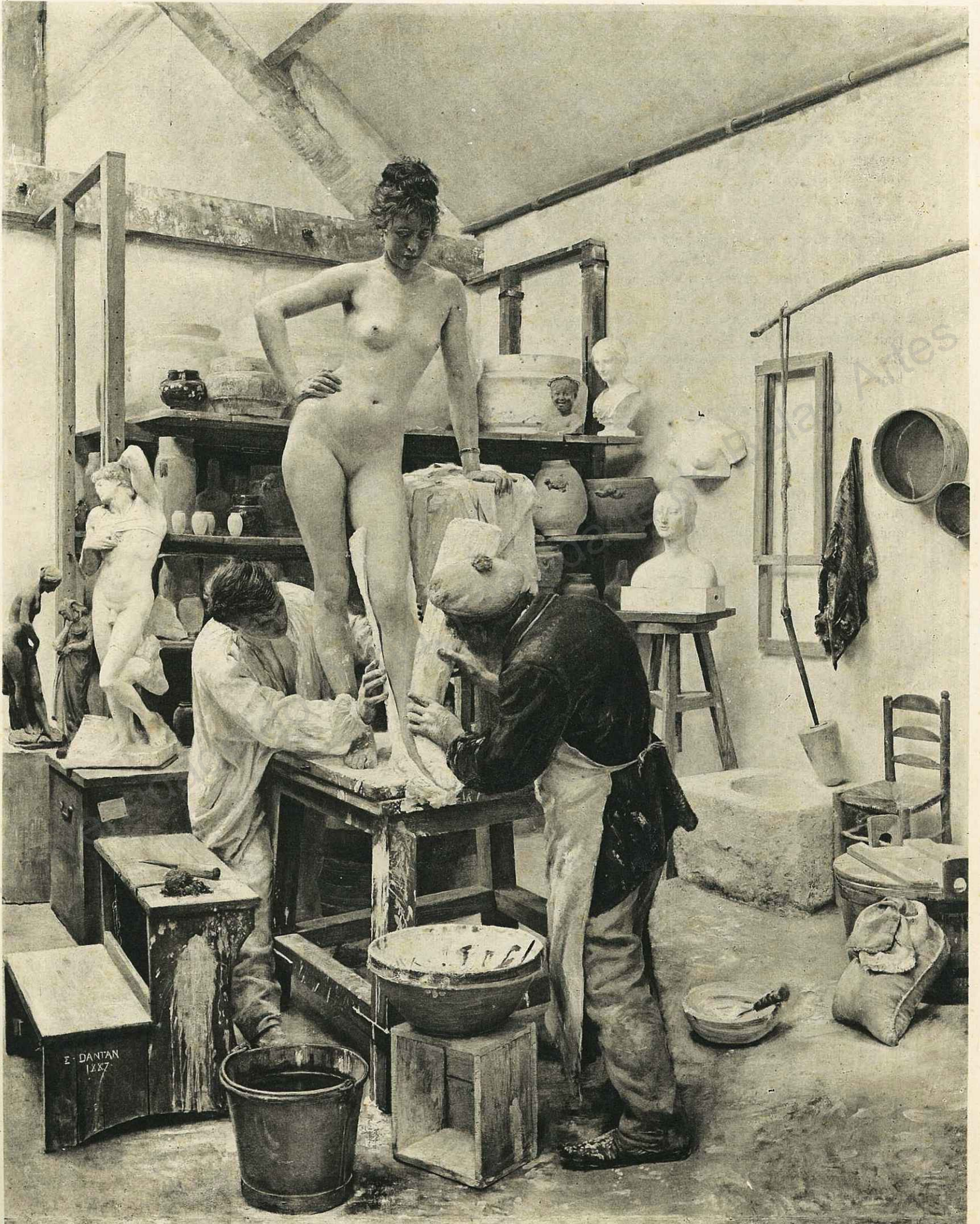


VIEILLE FEMME

Etude par TH. RIBOT



FOURIÉ (Albert). — Un repas de nocés à Yport.



GLYPTOGRAPHIE SILVESTRE & C^o, 97, RUE ODEKAMPF, A PARIS

DANTAN (Edouard). — Un moulage sur nature.

Autour d'une immense table, dont la nappe blanche se parsème de taches d'or, projetées par le soleil, — car elle est installée sous les arbres, en plein air, — toute « une noce » achève un repas plantureux. L'ère des toasts et des chansons vient de s'ouvrir. Le beau-père (du moins je suppose que c'est le beau-père), s'approche de la mariée, le verre en main, et sollicite l'honneur de l'embrasser. C'est là un genre de toast qui a bien son éloquence, et qui a le mérite d'être à la portée de tout le monde.

Les physionomies sont parfaitement observées, et l'on y voit, dans des expressions diverses, cette béatitude exquise que l'on ne goûte, paraît-il, qu'après un bon dîner. Demandez plutôt à Charles Monselet!

Presque en face de cette remarquable étude réaliste, on peut admirer une page d'une poésie profonde : *Ruth et Booz*, par M. Girardot, qui a admirablement paraphrasé les beaux vers de Victor Hugo. Vous vous souvenez :

*L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle.
Les anges y volaient sans doute obscurément...*

Par la porte, toute grande ouverte, un rayon lunaire pénètre obliquement et dissipe l'ombre qui enveloppe Ruth et Booz. Un recueillement s'impose devant cette scène biblique, blanche vision dont la sérénité fait penser à certaines pages de Millet.

Le tableau de M. Dantan, un *Moulage sur nature*, nous fait assister, nous, public profane, à une opération qui s'exécute, d'ordinaire, dans le huis clos de l'atelier.

Une femme nue, debout sur une selle, une jambe un peu avancée sur l'autre, à peu près dans la posture de la baigneuse de Falconnet, regarde les deux parties du moule en plâtre que des ouvriers sont en train de recueillir et qui vont garder l'empreinte de sa jambe fine.

L'opération a parfaitement réussi. Bien plus, elle a fourni à M. Dantan le prétexte d'un tableau où l'intérêt documentaire s'ajoute au charme de la peinture, d'un saisissant « modernisme ».

FIRMIN JAVEL

ECHOS ARTISTIQUES

L'exposition internationale, qui s'est ouverte le 7 mai dans la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, et qui restera ouverte jusqu'au 8 juin, est, cette année, particulièrement brillante.

Nous y reviendrons dans notre prochain numéro, en même temps que nous rendrons compte de l'exposition des œuvres de Th. Ribot, dont l'inauguration a eu lieu mercredi, dans la galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte, et qui sera certainement l'un des événements artistiques de la saison.

La vente au profit de F. Bonvin a donné des résultats magnifiques, et le grand artiste est dès à présent à l'abri de la misère.

Voici quelques chiffres :

Une tête, par M. Bonnat, a dépassé 8,000 fr. ; une aquarelle de Messonnier, a atteint 5,300 fr. ; une aquarelle de Detaille, 1,620 fr. ; un dessin de Rosa Bonheur, 1,260 fr. ; une aquarelle de M^{me} la baronne Nathaniel de Rothschild, 800 fr. ; un tableau de Claude Monet, 1,800 fr.

Les deux vacations ont produit près de 85,000 fr.

Ajoutons que dans cette vente si intéressante pour tant de causes, M. Tual, commissaire-priseur, avait fait, en faveur de Bonvin, abandon de tous ses honoraires et de tous ses droits.

L'EXPOSITION MILLET

« Bien différent des maniéristes en laid, qui, sous prétexte de réalisme, substituent le hideux au vrai, M. Millet cherche et atteint le style dans la représentation des types et des scènes de campagne ; il sait y mettre une grandeur et une noblesse rares, bien qu'il n'atténue en aucune manière leur rusticité. Il comprend la poésie intime des champs, il aime les paysans qu'il représente et, dans leurs figures résignées, exprime sa sympathie pour eux.

» Le semaille, la moisson, la greffe ne sont-ils pas des actions saintes, ayant leur beauté et leur grandeur ? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme des héros ? »

Ainsi s'exprimait, il y a plus de trente-cinq ans, Théophile Gautier. On ne saurait dire mieux aujourd'hui. On ne saurait résumer avec plus de puissance synthétique l'œuvre et le génie de J.-F. Millet.

Ce n'est pas, aussi bien, en quelques lignes, que nous pourrions exprimer notre admiration personnelle pour le peintre de la *Chute des feuilles* et de l'*Homme à la boue*. Aussi nous bornerons-nous à constater l'immense succès de l'exposition qui vient de s'ouvrir à l'École des Beaux-Arts.

Toutefois, nous ne résistons pas au désir d'emprunter à la très curieuse étude de M. Charles Frémine, *Au pays de J.-F. Millet*, l'appréciation suivante de l'*Eglise de Gréville*, l'unique tableau de Millet que possède notre Musée :

« Quels angelus du cœur, quels frais et lointains échos des jours d'enfance ne fait-il pas sonner pour nous dans ce pauvre clocher de village ! Les lignes, les pierres tremblent sous l'émotion. Les couleurs naïves sont posées avec recueillement, avec vénération. Comme ce vieux mur feutré de mousse étreint mollement, avec tendresse, la terre où les morts sont couchés et que soulèvent doucement leurs tombes ! Ils sont là tous, presque tous, les aïeux, les parents, les amis, ceux qui montèrent et descendirent tant de fois le dur chemin de la côte et dont les lourds sabots, les souliers ferrés ont usé les marches disjointes de l'échelier du cimetière.

— Sont-ce leurs âmes que Millet symbolise dans cette nuée d'oiseaux qui tourbillonne autour du clocher ? Est-ce la sienne qui fuit, seule, là-bas, à gauche du portail, dans ce coin de mer d'un bleu si pur, ouvert sur l'infini ? »

Ces quelques lignes émues ne rendent-elles pas bien la physionomie de l'homme qui disait en peignant son *Angelus* : « Je veux qu'on entende la cloche sonner ! »

F. J.

Le gérant : SILVESTRE.

PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & C^{ie}, rue Oberkampf, 97.



L'ART FRANÇAIS

Revue Artistique Hebdomadaire

TEXTE PAR FIRMIN JAVEL

Illustrations de MM. SILVESTRE & C^{ie}, par leur procédé de Glyptographie

Bureaux : 97, rue Oberkampf, à Paris

ABONNEMENTS. — PARIS : un an, 9 fr. ; six mois, 5 francs. — DÉPARTEMENTS : un an, 10 fr., six mois, 6 francs.

SALON DE 1887

(Quatrième article)

Andromède, fille de Céphée, roi d'Ethiopie et de Cassiopée, ayant eu la témérité de disputer le prix de la beauté aux Néréides, Neptune, pour venger les nymphes, suscita un monstre marin qui désola le pays.

On consulta l'oracle d'Ammon, l'oracle répondit qu'il fallait exposer Andromède aux fureurs du monstre. Les Néréides s'empressèrent de lier la fille du roi sur un rocher, et le monstre, sortant de la mer, s'apprêtait à la dévorer lorsque Persée, monté sur Pégase, intervint. Il transperça le monstre d'un coup de lance, brisa les chaînes d'Andromède et la dramatique aventure finit comme un simple vaudeville : par un mariage !

M. CAROLUS-DURAN a représenté Andromède captive. De Persée, du libérateur héroïque qui tout à l'heure fendra les airs sur son cheval ailé, il n'est pas encore question. Nous ne voyons pas d'inconvénient à simplifier un sujet, au contraire.

Lorsque tant de maîtres illustres, Rubens notamment, ont tenu à mettre en scène toute la fable d'Andromède et de Persée, M. Carolus-Duran avait le droit indéniable de la résumer dans sa plus intéressante figure, et il nous a donné une page très simple et très belle.

Andromède, telle qu'il nous la montre, est debout, ados-

sée au rocher légendaire, un bras replié derrière les reins, l'autre élevé et se recourbant sur sa tête, en un geste plein de grâce et qui exclut toute idée de torture. Il semble, à considérer ces lignes pures, ce visage d'une sérénité parfaite, ce corps souple, d'une élégance toute patricienne, cette carnation aux blancheurs exquis, il semble, dis-je, que la jeune captive soit tout à fait rassurée sur son propre destin.

*Homme, ne crains rien : « Andromède »
Sait le grand secret et sourit.*

M. Carolus-Duran expose également un *Portrait de M^{me} D... et de ses enfants*, où l'intensité des étoffes bleues ôte tout éclat aux physionomies. Ici, le maître-peintre nous paraît avoir été trahi par son ardeur de coloriste à outrance, et il faut regarder longtemps cette toile importante pour y retrouver les qualités qui ont fait de M. Carolus-Duran un des artistes les plus originaux de notre époque.

Les deux tableaux de M. Benjamin CONSTANT, *Orphée et Théodora*, n'ont aucun côté assimilable. L'un est une grande figure dramatiquement entrevue dans l'ombre des précipices qui conduisent aux enfers; l'autre est une éblouissante évocation de

l'impératrice Théodora, assise sur son trône et couverte de pierreries.

Le grand talent du jeune maître s'affirme à nouveau, et d'une façon indiscutable, en ces deux superbes pages d'un sentiment si opposé. Si la médaille d'honneur était attribuée à M. Benjamin Constant, nous n'en serions pas sur-



LA DÉFENSE DU FOYER

E.-A. BOISSEAU, sc.

SALON 1887



GLYPTOGRAPHIE SILVESTRE & C^o, 97, RUE OBERKAMPF, A PARIS

CAROLUS-DURAN. — Andromède



PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & Co, 97, rue Oberkampf

DAMERON (E.-C.). — La Marchande de volailles de Cernay-la-Ville



pris. En tout cas, l'auteur d'*Orphée* et de *Théodora* sera parmi les concurrents les plus sérieux à cette haute « récompense ».

Un artiste dont les succès ne se comptent plus et qui, cette fois encore, réussit à émouvoir tous les visiteurs du Salon, c'est M. Fernand PELEZ, qui intitule : *Un nid de misère*, le tas de haillons où dorment deux enfants pauvres.

Pour quiconque a suivi M. Pelez depuis le jour à jamais heureux où il rompit avec les « formules » et les traditions de l'École des Beaux-Arts, il est aisé de constater un immense progrès dans son œuvre hardie et, avant tout, sincère. Pour nous, nos félicitations vont à celui qui sait nous émouvoir avec les misères des êtres que nous coudoyons chaque jour.

M. DAMERON ne veut pas nous arracher de larmes, lui ! Sa *Marchande de volailles de Cernay-la-Ville* est une belle gaillarde qui présente un poulet à une ménagère, et il y a dans sa manière d'offrir sa marchandise quelque chose de singulièrement persuasif. Le poulet sera acheté, n'en doutez pas. Et peut-être sera-t-il servi, dans quelques heures, sur la table de l'auberge où les confrères de M. Dameron viendront se restaurer, après une bonne séance en plein air.

Cette scène paysannesque se passe autour de la voiture de la marchande, à laquelle est attelé un gentil petit âne qui semble humer avec délices l'air frais du matin. Le décor est un paysage fort heureusement choisi, avec des arbres d'un beau mouvement et une large échappée sur la campagne.

FIRMIN JAVEL

EXPOSITIONS PARTICULIÈRES

L'EXPOSITION RIBOT

Ainsi que l'avait prédit *l'Art Français*, l'exposition des œuvres nouvelles de Théodule Ribot, qui vient de s'ouvrir dans les galeries de M. Bernheim jeune, rue Laffitte, obtient un succès très grand et très légitime.

La manière de M. Ribot, que l'on a pu comparer à celle de Ribera, est cependant indemne de toute redevance au maître espagnol. Notre Ribera à nous, ne procède que de la nature. Ces accentuations noirâtres qui soulignent certains traits, dans ses admirables figures, sont très observées et d'une conscience, d'une sincérité absolues. Artiste personnel avant tout, M. Ribot atteint à la puissance suprême par des recherches où nul coloriste au monde ne l'a précédé et où il ne pourra être suivi. Il défie toute parenté avec ses soi-disant parrains, et ses élèves ne l'imiteront pas, croyez-le.

A ces titres divers, nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter l'exposition d'œuvres de haut mérite ouverte en ce moment rue Laffitte. Ajoutons que M. Bernheim vient d'éditer, en souvenir de cette exposition, un magnifique album d'eaux-fortes, précédé d'un catalogue dont la préface a été écrite par notre confrère du *Gaulois*, M. de Fourcaud.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE

L'exposition internationale (6^e année) qui attire la foule des amateurs dans les galeries de M. Georges Petit, rue de Sèze, renferme des œuvres de premier ordre, tels que certaines marines de M. Claude Monet, quelques paysages de M. Cazin, d'une pénétrante mélancolie ;

d'élégants cavaliers, de M. J.-L. Brown ; de très curieuses décorations, de M. Besnard ; MM. Whistler, Raffaëlli, M^{me} Berthe Morizot, MM. Larsson, Kroyer, Edelfelt, etc. exposent également des morceaux remarquables.

La sculpture est magistralement représentée par plusieurs figures des *Bourgeois de Calais*, de M. Rodin, ainsi que par quelques groupes, marbre ou bronze, du même maître.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Une nouvelle que nous tenons de bonne source :

Au mois d'octobre prochain, l'École des Beaux-Arts prêtera sa grande salle à une exposition des dessins originaux de Victor Hugo.

Notre excellent confrère du *Courrier Français*, M. J. Riques, a donné, la semaine dernière, dans les salons et les jardins de l'Élysée-Montmartre, une fête à laquelle assistaient nombre de notabilités artistiques et littéraires.

Le concert, où l'on a applaudi Paulus, le chanteur populaire, et plusieurs autres artistes célèbres, a été suivi d'un bal des plus brillants.

Dans quelques jours, nos collections du Louvre vont s'augmenter d'une nouvelle salle, faisant suite au département du moyen-âge et de la Renaissance.

Les objets d'art que contient cette salle offrent tous un très vif intérêt. Nous citerons notamment : la *Vierge et l'Enfant Jésus*, travail de l'école vénitienne du xv^e siècle, d'autant plus précieux que notre musée national ne possédait pas encore d'œuvre de sculpture de cette époque ; — un admirable buste de *Saint Jean-Baptiste*, par Donatello ; — une répétition ancienne, en stuc peint et doré, de la *Madone des Pazzi*, également de Donatello, bas-relief célèbre dont le marbre est au musée de Berlin ; — un *Amour ailé*, attribué aussi à l'illustre maître italien ; — un *Buste de Ferdinand d'Aragon*, marbre napolitain du xv^e siècle ; — un médaillon en marbre de *Ludovic-le-More*, exécuté à Milan au xv^e siècle ; — une *Vierge et l'Enfant*, bas-relief en carton peint, du Sansovino, etc.

Nous reviendrons prochainement sur ces merveilles.

F. J.

Rappelons que l'ART FRANÇAIS, qui contiendra régulièrement, à l'avenir, trois reproductions d'œuvres remarquables, a déjà publié :

- N^o 1. — A. BROUILLET. *Une leçon de Clinique à la Salpêtrière*.
— ROCHEGROSSE (Georges). *La Curée*.
N^o 2. — M. BERTRAND. *Portrait de J.-F. Millet*.
— DEBAT-PONSAN. *Portrait de M. le général Boulanger*.
— DESCHAMPS (Louis). *Le sommeil de Jésus*.
N^o 3. — RIBOT (Th.). *Vieille femme*.
— FOURIÉ (Albert). *Un repas de noces à Yport*.
— DANTAN (Édouard). *Un moulage sur nature*.
N^o 4. — BOISSEAU. *La défense du foyer* (groupe marbre).
— CAROLUS-DURAN. *Andromède*.
— DAMERON (E.-C.). *La Marchande de volailles de Cernay-la-Ville*.

Le gérant : SILVESTRE.

PARIS. — Glyptographie SILVESTRE & C^{ie}, rue Oberkampf, 97.